

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 441. Londres, Vendredi 16 octobre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

441. Londres, Vendredi 16 octobre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Affaire d'Orient](#), [Ambassade à Londres](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [Parcours politique](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1840-10-16

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je ne suis pas sorti hier au soir. J'ai joué au tric-trac et je me suis couché de bonne heure. Il y a des choses plus agréables à mettre dans une soirée où l'on ne sort pas. Après mon tric-trac, je suis rentré dans ma chambre, où je me suis promené près d'une heure.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 582/260-261

Information générales

Langue Français

Cote 1278, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
441. Londres, Vendredi 16 octobre 1840
9 heures

Je ne suis pas sorti hier soir. J'ai joué au tric-trac, et je me suis couché de bonne heure. Il y a des choses plus agréables à mettre dans une soirée où l'on ne sort pas. Après mon tric-trac, je suis rentré dans ma chambre, je me suis promené près d'une heure, pensant, pensant et faisant dans mes pensées, ce que vous appelez une confusion visible de deux choses qui vont très bien ensemble, nous en sommes sûrs. Je me suis couché, je me suis endormi, et je n'ai plus retrouvé dans mes rides qu'une seule des deux choses. Evidemment l'autre ne va qu'au jour. Elle ne s'y montre pas aussi hardiment qu'elle s'en vante. Je suis très frappé de la reculade de ces gens de la garde nationale qui voulaient faire dimanche dernier une grande démonstration. Cela me prouve, comme je l'ai toujours cru qu'il y a là plus de bruit que de force et même que de vraie passion. Les factions, les coteries ont aujourd'hui en France très peu de force réelle. Il suffit presque, pour les vaincre, de n'en avoir pas peur. Mais bien des gens en ont peur. Et bien des gens aussi aujourd'hui, très honnêtes, très sensés en général, sont réellement blessés, vivement blessés du procédé anglais. Il y a grande excitation du sentiment national. Elle m'arrive de toutes parts. Comment le contenir sans l'irriter encore ? C'est bien difficile.

Quelles pauvretés je vous dis là ! Ce sont pourtant là, mes pensées habituelles. Et il le faut bien. 2 heures Je suis plus que contrarié. Comment.

Mercredi, à 2 heures et demie, vous n'aviez pas même la lettre que je vous ai écrite dimanche, qui a du être mise lundi à la porte, à Calais et vous arriver mardi ! C'est souverainement déplaisant. Moi qui prends tant de plaisir à faire luire, quand je le peux un doux rayon sur le mardi ! Ne manquez pas de me dire, si cette lettre vous est parvenue, quel jour et à quelle heure. Elle a dû vous être remise par celui que vous appelez mon confident pressé. Je vais attendre votre lettre de demain avec un redoublement d'impatience. Il y a toujours quelque raison pour que mon impatience redouble. J'aurais tant à vous dire, tant à délibérer avec vous !

La grande question pour moi dans ce moment, c'est le jour de mon arrivée à Paris. Traitez la à fond avec le fidèle. Ecoutez bien tout ce qu'il vous dira. Il y a deux jours, j'étais à peu près décidé à n'arriver que le 1er novembre. Il me revient des choses qui méritent qu'on y pense. Pensez donc.

Les amis de la paix sont contents du résultat du Conseil d'hier. On annoncera l'intention de ne pas poursuivre la déchéance du Pacha en Egypte. On conseillera à la Porte d'y renoncer, et de se montrer accessible à un rapprochement avec lui. C'est un commencement qui peut amener une fin. Les rapports, les conversations, les ouvertures, entre la France et les quatre se trouveront rengrenés. En attendant, toujours point de nouvelles de Syrie. Tous les boulets du monde ne portent pas à mille pieds de la côte. Ce n'est pas assez pour chasser les égyptiens du pays. Et les jours s'écoulent. Et les vents se lèvent. Encore trois semaines pareilles, et tout est fini jusqu'au mois de mai.

4 heures et demie

Des visites. Flahaut. Mac Gregor & &. Je ne vous reviens que pour vous dire adieu. Il faut que j'écrive à Thiers. Votre courte lettre de ce matin ne m'a pas convenue. Je veux que vous me disiez, beaucoup beaucoup en tous genres, beaucoup des deux choses. Adieu pourtant le même, adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 441. Londres, Vendredi 16 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-10-16

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 17/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/520>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 16 octobre 1840

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Les rapports, les
lucres, entre la
la conscience
me, toujours prêt
Sous le hanté,
pas à quelle point
aux pous chaus
Et les jours
de l'évent. Mon
et tout est fini
me, et de ma
me l'usage de la
me vous dire votre
l'issue. Votre l'acte
na pas convenu.
Sous beaucoup,
et, beaucoup
et pourtant, le

1111

London. Vendredi, 16 oct^r 1820
9 heures. 1278

Je ne dois pas sortir hier
soir. J'ai joué au trictrac et je me suis
couché de bonne heure. Il y a de, chose,
plus agréable à mettre dans une soirée
où l'on ne dort pas. Après mon trictrac,
je suis resté dans ma chambre, où je
me suis promené près d'une heure.
Pensant, pensant, et faisant, dans mes
pensees, ce que vous appelez une confusion
visible de deux choses qui vont les bien
ensemble, non, en somme, deux. Je me
suis couché, je me suis endormi, et je
suis plus réveillé dans mes rêves
qu'une suite de deux choses. Rêverement
l'autre me va quand j'ai joué.

Elle ne s'y montre pas aussi habile
qu'elle s'en vante. Je suis très frappé de
la retentance de ces gens de la garde
nationale qui voulaient faire dimanche
devenir une grande démonstration. Cela
me prouve, comme je l'ai toujours cru

qu'il y a là plus de bruit que de force, et
même que de vraie passion. Les factions, les
coteries, ont aujourd'hui en France très peu
de force réelle. Il suffit presque, pour les
vaincre, de leur avoir paru. Mais
bien des gens en ont peur. Et bien des
gens aussi, aujourd'hui, très honnêtes, très
sincères en général, sont réellement blessés,
vivement blessés du procédé anglais. Il
y a grande excitation du sentiment
national. Elle m'arrive de toutes parts.
Comment le contenir dans l'intérêt européen?
C'est bien difficile. Quelle pauvre lettre
je vous envoie là ! Et dont pourtant la
mes pensée habituelle. Et il le faut
bien.

L'honneur.

Où suis-je plus que contrarié. Comment,
Monsieur, à L'honneur et de moi, vous n'avez
pas même la lettre que je vous en
écrivais dimanche, qui a dû être mise
lundi à la poste, à Calais, et vous
arrivera mardi ! C'est souverainement
déplaisant. Moi qui prends tant de
plaisir à faire luire, quand je le peux,

un doux rayon de
pas de me dire
parvenue, quel je
ai dû vous l'écrire
vous appelez me
vrai attendre
avec un redoublet
il y a toujours que
mon impatience

J'aurais tant
de liberté avec vous
pour moi, dans ce
de mon arrivée
fond avec la fidélité
qu'il vous dira
à peu près de l'idée
le 10 novembre. Et
qui m'écrit que

Les amis de la
du résultat de la
l'intention de ne
d'échouer de la
conseiller à la
de la mentes acc
munt avec lui.

que de force, et
m. Les factions, la
bonne loi per
premier, pour la
v. pour. Mais
Et bien des
hommes, très
volontiers bleus,
de l'anglais. Il
le soutiennent
de toutes parts,
l'histoire même.
elle paraît
protestant la
et il le faut
me. Comment
me, vous savez
je vous ai
de l'ère mite
l'air, et vous
souverainement
un grand de
grand je le peup,

un deux jours sur le mardi ! Je manquai
pas de me dire si cette lettre vous est
parvenue, quel jour et à quelle heure. Elle
a dû vous être venue par celui qui
vous appelle mon confident pressé ! Je
vais attendre votre lettre de demain
avec un redoublement d'impatience. Il
y a toujours quelque illusion pour que
mon impatience redouble.

J'aurais tant à vous dire, tant à
de l'écrire avec vous ! La grande question
pour moi, dans ce moment, c'est le jour
de mon arrivée à Paris. Traitez-la à
fond avec le fidèle. Ecoutez bien tout ce
qu'il vous dira. Il y a deux jours, j'étais
à peu près décidé à m'arrêter que le
1^{er} novembre. Il me revient des choses
qui m'ont fait guère y penser. Pensez donc.

Les amis de la paix sont contents
du résultat du Comité d'hiér. On annonce
l'intention de ne pas poursuivre la
déchéance du Pacha en Egypte. On
conseillera à la Porte de renoncer et
de se montrer accessible à un rapproche-
ment avec lui. C'est un commencement

qui peut amener une fin. des rapports, la
convention, la ouverture, entre la
France et les quatre souverains
vengés. En attendant, toujours point
de nouvelles de Syrie. Tous les bords
du monde ne partent pas à mille piés
de la côte. Le nist pas aux pous chaux
les Egyptiens du pays. Et les jours
s'écoulent. Et les vents se lèvent. Mon
trou semblera parille, et tout est fini
jusqu'à moi de mai.

Le heures et demi.

Des visites. Habant, Max. Duges de bon.
Je ne vous reviens que pour vous dire adieu.
Il faut que j'aille à Thiers. Votre toute
lettre de ce matin ou m'a par convenue.
Je vous que vous me desir beaucoup,
beaucoup en tous jours, beaucoup
des deux choses. Adieu pourtant, le
votre adieu.



1813

London

Jeis. J'ai joni a
couché de bon
plus agréable à
où l'on ne dort
je suis resté et
me suis promené
pensant, pensant
pense, ce que va
possible de deux
curieuse, mon
suis couché, je
n'ai plus retenu
qu'une seule des
l'autre me va q

Ille ne s'y
quelle s'en vante
la retentance de
nationale qui va
devenir une gran
me prouve, con